

Csejthe

Laurent Chabin

Numéro 99, automne 2003

Les monstres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabin, L. (2003). Csejthe. *Moebius*, (99), 27–32.

LAURENT CHABIN

Csejthe

Il est là. Encore, toujours, contre le mur. Énorme... Tiens donc! je sais ce qu'il a mangé, moi!... Je ne l'ai pas vu venir, comme d'habitude, pas entendu... Ça se passe toujours comme ça. Il n'y a rien, et puis, tout d'un coup, il est là. Dans un coin, près du mur. Il reste à distance, il me regarde, l'air de se foutre de moi. C'est ça! Tu peux rire! Ça ne m'impressionne pas! Tu peux sortir, moi pas. Je sais... Et alors? Ça t'avance à quoi?

Thurzo a fait murer les fenêtres et la porte. Il ne reste plus qu'un guichet, une fente à peine large comme la main par laquelle on me passe de la nourriture, une fois par jour. En fait, il n'y a ni jour ni nuit. Ou plutôt, c'est la nuit perpétuelle. Ça ne me change pas beaucoup. C'est la nuit qui m'a fait vivre, qui m'a gardée blanche comme une lune, propre et belle, la nuit du ciel ou celle des couloirs, des souterrains, de la chambre tout en bas où Dorko m'amenait les filles...

Les filles, j'entends encore leurs cris résonner sous les voûtes. C'était insupportable. Elles ne pouvaient donc pas se taire? Il fallait les coudre, les attacher avant et puis leur coudre les lèvres serré pour qu'elles se taisent enfin. C'est Dorko qui s'en chargeait. Elle les cousait pendant qu'Ilona les maintenait par-dessous de ses griffes noires de crasse et de sang coagulé, avec des tenailles chauffées au rouge sous la gorge. Mais parfois elles gueulaient tellement fort qu'elles se déchiraient les lèvres pour laisser passer leurs hurlements barbouillés de sang. Une fois, j'ai demandé à Dorko de continuer à battre une fille déjà morte sous les coups. Au moins, les cris avaient cessé... Mes yeux allaient mieux, et mes tempes, et ma tête tout entière. Dorko frappait, frappait. Elle l'a battue jusqu'à ce que le corps devienne noir, de sang séché et de chairs tuméfiées, et toute la blancheur

de cette fille est restée pour moi toute seule. Ça valait les bains de sang, peut-être...

Maintenant, il n'y a plus que le silence. Et la solitude, encore. Toujours... Même sous les corps des autres, même baignée dans leur sang, même assourdie par leurs cris...

Le rat me regarde, sans un mot. Contre le mur. Puis il disparaît. Thurzo a sans doute fait égorger Dorko et Jo Ilona. Ou écarteler, peut-être, ou brûler vives, ou écorcher, découper, lacérer... Le choix ne manque pas. Elles ont dû apprécier en connaisseuses... Plus de six cents, j'en ai répertorié. Toutes jeunes et belles. Six cent dix exactement... Sur mon carnet, écrit de ma blanche main, un petit carnet relié pleine peau, une peau blanche, fine, délicate... j'en suis jalouse!... La gamine n'avait pas quinze ans... Et toutes les autres!... Saignées, brûlées, noyées, démembrées... Les cris continuaient à résonner longtemps après dans la nuit.

Moi, je ne criais pas. Jamais. Assise sous la cage aux lames, les mains croisées sur les genoux, le dos bien droit et la tête renversée en arrière, je recevais la pluie rouge sur ma robe blanche, sans rien dire, et sur ma figure, les yeux fermés. Dorko et Jo Ilona aiguillonnaient les filles avec de longues piques pour qu'elles bougent et se déchirent le dos et le ventre sur les lames. Le sang coulait. Ma robe s'alourdissait, trempée, rouge, grasse, et ma peau en dessous se mettait à vivre. Elle s'en nourrissait. Mais je ne criais pas. Je sortais quand la fille était finie, vidée, sèche. Dorko faisait disparaître le cadavre et tapissait la chambre de cendres pour que je ne salisse pas le bas de ma robe quand je reviendrais.

M'enfermer? Mais pourquoi? Au-delà des murs de cette chambre il y a ceux du château, puis le désert de cette colline pelée que protège le nom des Bathory. J'étais enfermée bien avant. Je n'avais pas besoin de sortir, Dorko et d'autres, dont je ne veux même pas savoir le nom, faisaient le rabattage et ramenaient les filles. Pas besoin de racoler sur les chemins comme cette vieille folle de Klara, qui a fini par se faire violer par un régiment entier sur ordre de son amant, un pacha vicieux qu'elle venait de tromper, après avoir vu le coupable rôti à la broche sous ses yeux...

C'est dégoûtant. La viande n'est bonne que fraîche. Je ne la faisais rôtir que pour les filles, celles qui attendaient leur tour, en bas, dans les cachots. Pour moi, je ne la cuisais jamais, ça aurait tué la vie. Une fille dormait de chaque côté de mon lit, avec moi. Si la douleur me réveillait pendant la nuit, si elle me passait son crochet brûlant au-dessus des yeux, je n'avais qu'à me tourner sur le côté et me pencher un peu pour y planter mes ongles et mordre dans la chair tiède. Je me rendormais avec des moustaches rouges et collantes. La douleur était passée. Elle s'en était allée chez les filles...

Je reste allongée sur le dos. J'entends qu'on s'approche, parfois. La lumière jaune et vacillante d'une chandelle, et puis un visage contre le guichet qui la masque. Le rat s'est évanoui. Je devine des yeux. Un visiteur, peut-être. On vient voir le monstre... Je n'ai rien fait d'extraordinaire, pourtant. J'ai pris la vie de ces filles, qui étaient là pour ça. Leur vie m'appartenait, ne valait rien, ne valait que ce qu'elle pouvait m'apporter. Leur sang, leur souffle. Leur jeunesse... Elles mouraient pour moi. C'est Darvulia qui m'a appris à voir la mort de cette façon, à l'apprivoiser, à la faire taire. À prendre sa place...

Maintenant, la place est vide. La mort est revenue. Elle est là, tout près, de l'autre côté du mur, elle tourne sans arrêt autour de la chambre, à pas lents, sans bruit. Quelquefois, je sens son ombre passer devant le guichet, pendant que je regarde ailleurs. Le temps de me retourner, elle a disparu. Ça n'a été qu'un affaiblissement passager de la lumière pâle qui tremblote parfois de l'autre côté, très bref, mais il ne m'a pas échappé. Elle est toujours là. Je l'attends.

Attendre, je ne fais que ça. Il n'y a que ça à faire. Faire autre chose, de l'argent, la guerre, l'amour, des enfants – et j'en ai fait! –, ça n'a qu'un temps, ça ne tient pas la route. Ils mourront à leur tour. Tout juste une distraction. Ça n'empêche pas de disparaître, on ne vit pas pour autre chose. C'est la seule solution. Je ne me raconte plus d'histoires. Je l'attends.

J'attends le moment où elle ne se contentera plus de me faire sursauter en passant devant le guichet, où elle trouvera dans le mur un petit trou à son goût, pas grand-chose,

une fissure insignifiante, une jointure mal faite, une simple porosité qu'elle traversera comme une mauvaise odeur avant de grimper le long de mes jambes, de s'infiltrer dans mon nez, dans ma bouche, d'investir le palais, de remonter par les sinus jusqu'au pont de Varole, à l'aqueduc de Sylvius ou au trou de Monro, et là enfin elle fera son nid et pondra ses œufs, que je couvrirai moi-même, comme un cancer bien à moi, et je ne penserai bientôt plus qu'à eux qui me minent et me sucent de l'intérieur et me boivent pour remplir de ma substance leur petit ventre rond qui va gonfler, gonfler, se dilater comme un goitre avant d'éclater en feu d'artifice et me gicler partout sur les os, les membranes, les pédoncules, les opercules et les sillons des spores pleines de poussières tièdes et griffues qui vont commencer à me ronger du dedans avec une patience de ver de terre... La mort en est un. Un long ver rose, froid, avec un renflement plus lisse au milieu comme une poignée, et aveugle. Mais vorace... Il lui pousse des dents qui me déchirent et des tentacules qui m'étouffent, et des mains avec des doigts qui m'agrippent et me lacèrent avec leurs ongles pointus, noirs de sang séché, secs et gluants, collants, brûlants, abrasifs...

Elle danse tout autour de moi, partout à la fois, fantômes, feux follets, tourbillons d'haleines mélangées. Je ne peux pas l'ignorer, je la respire, je m'en tapisse les bronches et les muqueuses, elle s'incruste tellement qu'elle me sclérose, me carapace, me transforme en négatif de crabe avec les pinces et le poil qui poussent vers l'intérieur. Dehors c'est tout lisse, tout sourire, rose bonbon et senteurs orientales, babouches dorées avec danseuses en voiles transparents, velours et soieries, perles, breloques, fumées hallucinantes, harmonies célestes, mais sitôt que tu tournes la page et que tu mets le nez dans son trou du cul tu comprends sa vraie couleur, son odeur, sa musique à glacer les oreilles, et là, elle t'endort pour de bon...

Souvent, la nuit, elle se couche sur moi et s'étale comme une crème, s'imprègne autant dans ma peau que dans mes draps. Je la bois comme la terre boit l'eau, elle m'occupe, elle m'assimile, elle me remplace. Ma compagne? Tu rigoles! Tu n'y es pas du tout, pauvre larve! Nous ne sommes pas de niveau! Tu te fais des idées. Toi aussi,

tu n'es que son jouet, sa chose, son lézard, son hanneton qu'elle a glissé dans un bocal fermé et qu'elle agite un peu pour le plaisir de te voir te débattre et manquer d'air et agoniser lentement lentement en remuant les pattes et en vomissant tes intestins... Tu n'y vois que du feu! Tu espères, tu crois que tu peux gagner quand même, qu'il suffit d'ouvrir la fenêtre, de sentir un peu d'air frais sur ta figure, de t'envoler, qu'on va venir te chercher, mais c'est elle qui est là aussi, de l'autre côté, et elle t'attend, t'attire, elle te saute à la figure comme une puanteur et ses cheveux fous se mélangent aux tiens, font des nœuds, des épissures, elle te tient bien, plus moyen de te dégager!... Il ne faut pas y songer, de toute façon, c'est elle aussi qui te pousse par-derrière, qui te serre dans ses huit bras et te cloue ses chélicères dans la nuque... Tu ne peux plus tourner la tête, c'est planté trop profond et ça te brûle jusque dans le dedans des yeux et des poumons à la chaux vive mais tu sens bien sa peau rugueuse contre la tienne qui te l'agrippe et te la déchire par plaques et l'arrache pour en prendre la place...

Elle ne te laisse respirer un peu, quelquefois, que pour mieux te reprendre ensuite, pour mieux faire durer le plaisir, pour que tu n'aies pas le temps de trop t'y faire. L'habitude fait oublier même la douleur. Alors elle te laisse te refaire un moment, reprendre des couleurs pour que tu aies meilleur goût, c'est une artiste, elle se retire pour que tu espères encore un peu, juste ce qu'il faut pour que tu continues à survivre en attendant. En attendant qu'elle se lasse, qu'elle arrête de jouer avec ton cadavre, tu crois...

Tu rêves, oui! En attendant que la lumière s'éteigne, tiens, et qu'elle t'emporte pour de bon!...

